

## Mothertongue ou la « langue sauvée »<sup>1</sup>

Johanna VENNEMANN

(129)« Montre la langue. Maintenant nous allons lui couper la langue. Pas encore aujourd'hui, demain » ; ce sont les paroles du premier souvenir – écran ? – dont se rappelle Elias Canetti, écrivain, prix Nobel pour la littérature.

Il a deux ans, se trouve dans les bras de sa bonne d'enfant et un homme, l'amant secret de la nurse, le menace avec un couteau qu'il ouvre et puis referme. Une scène qui se répète chaque matin, et chaque matin le petit garçon, tremblant de peur, obéit et sort sa langue.

« La menace a fonctionné, écrit Canetti, l'enfant s'est tu en effet pendant dix ans. »

A quel sujet a-t-il tenu sa langue pour la garder, sans le savoir? Il n'a pas trahi un secret que les adultes auraient certainement interprété comme lié au désir sexuel.

Avec cet épisode commence l'autobiographie de Elias Canetti, intitulée *Die Gerettete Zunge*, littéralement « La langue sauvée », mais si (130) bien traduit, voire interprété, par l'anglais en « La langue libérée, délivrée », *The Tongue Set Free*.

C'est l'écrivain qui effectue ce glissement d'une partie du corps, l'organe langue, à une parole « taire, tais ».

Le mot allemand pour langue, *Zunge*, désormais indique

---

1 DUBLIN, 13 novembre 1992, « Le Sujet de l'Inconscient et les langues », 1<sup>er</sup> congrès de la Fondation Européenne Pour La Psychanalyse.

uniquement l'organe et non plus le langage. Seulement dans la Bible nous trouvons *Zunge* pour langage, quand le Saint Esprit descend sur les hommes et tous comprennent et parlent les langues de tous les autres. C'est comme si la langue allemande nous disait que la parole devient de nouveau chair. Impossible copulation qui élimine toute différence, toute coupure ; personne n'est plus étranger, il n'y a plus d'Autre sauf Dieu. Et il y a les anges, pour eux aussi l'allemand consent de dire *Zunge* en se référant à leur chant ; et encore aujourd'hui un pur message de séduction peut être dit, émis, avec *Engelszungen*.

Retournons à Canetti. C'est en allemand que Canetti écrit, une langue où on entend la présence incessante du corps à l'intérieur de la parole. Ce qui frappe dans beaucoup des titres de Canetti est la référence à l'oreille ou à la voix : *Le flambeau dans l'oreille* (volume deux de son autobiographie), *Le témoin auriculaire*, *Les voix de Marrakesch*, et puis *La conscience des mots*.

Est-ce parce que pour lui l'allemand a été une « deuxième langue maternelle douloureusement implantée », comme il s'exprime ?

Son histoire va nous mettre sur la piste de ce que « langue maternelle » veut dire, peut vouloir dire.

Elias Canetti est né dans une ville, Rustschuck en Bulgarie, où il est normal d'entendre de sept à huit langues différentes dans une même journée et où il est vital d'en connaître plusieurs. La langue de son entourage est le bulgare, tandis que sa langue maternelle, la langue parlée par sa famille, est un espagnol quelque peu archaïque, étant donné qu'ils sont des juifs *spagnoli*. Ils sont très orgueilleux et y tiennent à se distinguer surtout des juifs allemands appelés *todesco*. La simple prononciation de ce mot *todesco* provoque une réaction de dédain. Impensable, par exemple, qu'un de leurs hommes puisse épouser une *todesca*.

Or, la langue secrète de l'amour entre ses parents, qui s'étaient connus (131) lors de leurs études à Vienne, est l'allemand. Chaque soir quand le père rentre du travail, la première chose qu'il fait est de parler à sa femme – qui l'a attendu impatientement – dans cette langue que l'enfant ne comprend pas, ne doit pas comprendre. Ils sont – ils sonnent – très heureux quand ils parlent comme ça de littérature et de théâtre, écrira plus tard Elias Canetti. Le seul mot compréhensible qu'ils lâchent au petit garçon est celui d'un lieu : Wien (Vienne).

Quoi d'étonnant donc que son vœu le plus ardent est d'apprendre cette langue qui lui est interdite. Seul dans sa chambre, secrètement, il répète à haute voix le son de certains mots entendus sans les comprendre. Il en veut à la mère, non pas au père, de l'exclure ainsi. C'est ainsi que se pose sa structure dans l'Oedipe.

Un enfant cherche les objets de son désir dans la mère. Dans le cas

du petit Elias cet objet semble être indiqué par, dans une langue étrangère et en même temps c'est la langue même – pur son. Alors, ce qui reste est la voix : objet petit "a", cause de désir. Cette langue, l'allemand, est doublement étrangère, voire hostile, parce que tout ce qui est *todesco* est vu par la famille avec hostilité, mais surtout elle indique, au moment même où le père apparaît, l'ailleurs du désir de la mère en la lui enlevant. Lorsqu'il a sept ans son père meurt.

« La mère avait perdu l'oreille de mon père, écrit-il, et ainsi leurs conversations d'amour se sont tuées. »

C'est son fils aîné, Elias, qui devra maintenant parler l'allemand, l'apprendre, enseigné par elle. Et elle le lui enseigne comme une véritable langue maternelle, uniquement en lui parlant, et en exigeant qu'il répète les phrases entendues et expliquées une seule fois sans lui permettre de regarder le livre duquel elle les prend, une grammaire.

C'est une torture pour le petit garçon ; l'objet interdit, l'objet de son plus ardent vœu sera maintenant un livre et les lettres écrites à l'intérieur. Déjà quand il était très petit son père l'avait introduit à l'importance des lettres imprimées. Maintenant c'est seulement quand, à l'aide de sa bonne, il réussit à convaincre sa mère qu'il veut aussi apprendre les lettres, l'écriture allemande, qu'obtenir le livre est sa délivrance. L'allemand devient la langue d'amour entre sa mère et lui. Son amour pour les livres (132) est né, son goût pour l'écriture nourri.

Ecrivain, écrivant en allemand, il se mettra en quête de ce qui avait été nommé par le père dans le désir inconnu de la mère et ce qui s'était exprimé par une langue étrangère.

C'est dans cette langue qu'il réalisera son talent, les restes du désir de la mère. Ce qui avait été animé en lui par le désir maternel, est à reconnaître comme désir de l'Autre. L'écriture « délivrera sa langue ». En tant qu'écrivain il cherchera à dominer, posséder, à toujours retransformer la langue étrangère de la mère. Destin d'obsessionnel peut-être

Si je me suis arrêtée si longuement sur l'histoire de Elias Canetti, c'est parce qu'elle illustre si bien ce que « langue maternelle » peut être. La langue maternelle est appelée maternelle parce que, lorsque nous parlons, c'est toujours à cet Autre là, qui a été la mère, que nous nous adressons.

Le cri du nouveau-né devient demande adressée à l'Autre, pouvons nous lire dans *L'Entwurf* (L'Esquisse) de Freud. Ensuite la langue peut naître, à travers la bouche de la mère. Si et comment nous continuons à parler dépend de la façon dont notre première demande a été reçue ou accueillie. Nous pouvons sauver la langue seulement si nous la délivrons.

Il y a un autre versant de ce que « langue maternelle » veut dire : c'est la langue d'un pays, remaniée, repensée, censurée par la mère. C'est la langue que l'infans reçoit de ce premier Autre Réel et puis symbolique qu'est la mère.

C'est d'une façon particulière l'anglais, avec son mot *motherTONGUE*, qui nous fait entendre que l'Autre, en dehors d'être le lieu de la parole, est aussi le corps, et tout d'abord le corps de la mère. Il y a *tongue* et *language*, et *tongue* évoque tout le temps l'organe de la langue, ce qui dans les langues latines avec le seul mot *lingua* pour l'organe et le langage, est passé en dessous.

A cet égard je voudrais mentionner un article extraordinaire écrit par Sabina Spielrein en 1922. Sabina Spielrein est connue surtout par le livre de Jacques Nobecourt, *Sabina Spielrein entre Freud et Jung* ; elle était patiente de Jung et élève de Freud. L'article s'appelle « La genèse des mots enfantins Papa et Maman »

(133) Pour être exact, ce dont il parle est précisément de la genèse du signifiant en tant que phonème, c'est-à-dire son opposé à un autre son.

La thèse de Sabina Spielrein est que le mot *ma-ma* (ou *me-me*, ou *mo-mo*) trouve son origine simplement dans le son que le bébé émet quand il commence la tétée. C'est une espèce de « m. .m » qui sera aussitôt traduit, transformé et renvoyé au bébé avec l'addition d'une voyelle qui en fera « mama », « maman ».

De même PP ou DD proviennent du mouvement des lèvres du bébé quand il arrête la tétée, se détache du sein parce que satisfait. Naturellement ce son lui est renvoyé comme « Papa », « Daddy ». Sabina Spielrein ajoute : « C'est la raison pour laquelle le petit enfant appelle la mère quand il est triste, malheureux, c'est-à-dire quand il a faim, et appelle le père quand il est heureux, c'est-à-dire quand il n'a plus faim ».

On pourrait dire, il n'y a de maternelle que la langue.. Comment alors parlent les langues maternelles ?

La mère du psychotique parle comme si son enfant était encore et toujours inclus dans son corps. UNE langue suffit pour les deux. Aucun *patrius sermo* – terme juridique – ne s'est opposé au *parlar materno*. Aucun tiers, représentant de la loi et de l'ordre social, du symbolique n'est intervenu, rien d'étranger n'est pénétré dans le discours clos englobant mère et enfant. L'enfant ne pourra donc jamais se dégager de cette langue maternelle, jamais s'en approprier pour en faire la sienne.

Je pense que d'autres ici parlerons de comment James Joyce s'en est sorti à travers son art, l'écriture, extraordinaire témoignage de la création d'une langue nouvelle qui ne soit pas celle de la mère.

Mais aussi dans le cas – disons normal – de la névrose, il arrive que l'enfant reste trop englué, captivé par la langue de la mère, trop

emprisonné dans ses représentations et fantasmes à elle pour pouvoir accéder à son propre désir en tant que reconnaissance du désir de l'Autre. Il parlera donc, par exemple, par son symptôme, étant donné que aussi le symptôme a structure de langage, si l'on admet le silence comme une des fonctions essentielles du langage. Le corps parlera à l'insu du sujet. Dans ce cas une psychanalyse peut être ce recours à un tiers ; psychanalyse où cet Autre (134) auquel on s'adresse n'est plus la mère, mais est un ailleurs de ce qu'a été sa parole et les images auxquelles elles se référaient. Ainsi, en tant qu'analysant on parle – ça parle – à partir d'un autre lieu, dans une autre langue, étrangère, celle de l'Autre. Les propres paroles acquièrent un sens nouveau. Des signifiants seront restitués, élargis à des significations nouvelles rendues possibles du fait de la désintrinsication de ces signifiants par rapport au langage maternel. L'interprétation analytique est une rencontre symbolique. L'efficace, l'effet d'une analyse est dans cette transformation, qu'on pourrait appeler poétique, passant à travers la reconnaissance du fait qu'on dit toujours plus ou moins de ce qu'on aurait voulu ou cru dire. Par sa simple existence la parole introduit le mensonge, en introduisant ce qui est, elle introduit ce qui n'est pas. La vérité de l'inconscient, surgit seulement par un « manquement » de cette parole, par un lapsus.

*Slip of the tongue* : de nouveau l'anglais nous donne une indication de ce qu'il en est de l'inconscient en tant que copulation du corps et du langage. Quelque chose de l'inconscient se révèle seulement à travers une mé-prise, un « glissement de la langue dans la bouche » – *slip of the tongue*.

Mais écoutons ce qui dit Lacan dans son séminaire *Le Sinthome* :

« Quelqu'un (...) faisait la remarque à propos de la langue, en tant qu'elle désigne l'instrument de la parole, que c'était aussi la langue qui portait les papilles dites du goût. Eh bien, je lui rétorquerai que ce n'est pas pour rien que ce « qu'on dit ment » (...) En fin de compte, nous n'avons que ça comme arme contre le symptôme : l'équivoque (...), c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne... »

J'aimerais savoir de nos hôtes de langue anglaise comment se dit en anglais, quand on commence une analyse : à peine on se couche on ment (*as soon as you lay down you lie ?*)

Bon, il faut terminer, quelques mots pour conclure. Il est donc naturel qu'on fait l'analyse dans une langue étrangère, de cet étranger qu'est l'Autre. Freud appelle le refoulé, dont le représentant est le symptôme, « pays étranger intérieur » (*inneres Ausland*). C'est ce lieu là qu'il s'agit de revisiter en analyse, en apprenant à déchiffrer sa langue et son langage.

(135)Parfois, pour réussir cete entreprise, un détour par une véritable autre langue, étrangère, est nécessaire pour pouvoir se détacher du corps de la langue maternelle.

L'allemand, par exemple, est une langue où tout part du corps, tout y revient. Il y a donc le risque de rester cloué au corps, englué dans son morcellement. Même les doubles sens des mots renvoient souvent simplement à une autre image corporelle. Quelle surprise donc pour un enfant quand il entend pour la première fois une langue étrangère, quand il commence à l'apprendre. C'est la découverte que les mots se réfèrent à d'autres mots et non seulement à des images ou des corps ; que quelque chose de dit peut faire du sens sans être compris par tout le monde et par la mère, sans être passé par sa bouche, sa langue. Ainsi un trésor de signifiants peut être reconnu comme venant de l'extérieur et non plus seulement de l'intérieur de la langue de la mère.

On est tenté de dire que c'est le passage de *Mutter* (Mère) à *utter* (prononcer, émettre). *To utter* voulant dire non seulement émettre des sons, prononcer des mots mais aussi émettre de la monnaie, voire, de la fausse monnaie.

« (...) la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de *Tessere* », dit Lacan (*Tessere* signifie monnaie d'échange, devise étrangère).

Ainsi de « langue maternelle » à langue étrangère.